VII

L'ASIANISME A ROME

PAR F. DELARUE
Maître-Assistant à l'Université de Poitiers

SOMMAIRE. — *On ne parvient pas à donner au mot (moderne) « asianisme » un contenu précis. Il ne saurait en être autrement, puisqu'il ne s'agit ni d'un concept moderne rigoureusement défini, ni d'une notion fondée sur les analyses des anciens. Jusqu'en 55 environ, rien ne prouve qu'on ait jamais distingué un « style asiatique » particulier. Selon toute vraisemblance, l'épithète d' « asiatique », liée à l'image de l'oriental telle qu'elle existe dans la mentalité romaine, apparaît entre 55 et 47, dans les milieux du Néo-Atticisme. Nous pensons qu'elle a d'abord été appliquée par Calvus à Cicéron, puis reprise par Brutus, moins soucieux de littérature que de morale. Cicéron, usant de procédés rhétoriques habiles, mais reconnaissables, a détourné la terminologie de l'adversaire pour se donner le beau rôle aux yeux de la postérité.*

Le tome XXV des *Entretiens* de la Fondation Hardt, paru en 1978 et consacré au « Classicisme à Rome aux 1ers siècles avant et après J.-C. », étudie assez longuement, outre le classicisme (dans divers domaines et dans les diverses acceptions du mot), l'atticisme. Il y est moins souvent question de l'asianisme, sauf chez les auteurs des deux premières communications, qui en présentent, sinon des définitions, des approches à la fois comparables et différentes.

Pour Th. Gelzer, l'asianisme possède « une fonction purement négative : c'est l'inverse (*Gegenbegriff*) de l'atticisme »[1]. G. W. Bowersock y voit « essentiellement un terme de dénigrement, utilisé plus pour condamner que pour décrire »[2]. On remarque que l'un et l'autre se rejoignent pour n'attribuer au concept d'asianisme qu'un contenu objectif très limité. Mais le premier considère le jeu des tendances littéraires comme une sorte de schéma structural, le second veut prendre en compte plus directement la réalité concrète. On constate donc que, dans une mise au point contemporaine, il y a à la fois accord pour *dévaluer* la notion d'asianisme, et une certaine incertitude quand il s'agit de préciser ce qu'elle recouvre.

Il est sûr que cette incertitude s'explique en grande partie par un problème de terminologie, et que les modernes ont souvent fait un usage inconsidéré du terme d'asianisme. Aussi commencerons-nous par un bref historique de la question — afin de dégager le terrain

1. Th. Gelzer, *Klassizismus, Attizismus und Asianismus*, p. 37.
2. G. W. Bowersock, p. 42 (dans la discussion de la communication de Gelzer).

d'un certain nombre d'idées reçues, qui ne doivent en somme leur autorité qu'au *mos maiorum* — des *maiores*, il est vrai, prestigieux. Nous tenterons ensuite seulement de proposer une analyse de ce qui s'est passé à Rome, vers le milieu du Ier siècle avant notre ère, et à propos de quoi on a parlé de l'Asie.

* * *

Nous partirons de deux points de terminologie auxquels on n'attache pas toujours, nous semble-t-il, l'importance nécessaire.

Tout d'abord, le mot « asianisme » ne vient ni du grec ni du latin — mais de l'allemand ! Une enquête limitée montre que le mot *Asianismus* apparaît vers le milieu du XIXe siècle. A. Westermann, dans sa *Geschichte der Beredsamkeit*, parue à Leipzig en 1833 et 1835, l'ignore. On le trouve en revanche chez Fr. Blass, *Die Griechische Beredsamkeit*, Berlin, 1865. Nous n'en avons pas trouvé d'emploi en français avant le livre de Norden, en 1898, sur lequel nous reviendrons. Il y a là une « fourchette » qu'on pourrait assurément resserrer, mais qui permet, telle quelle, des remarques grammaticales et historiques.

Le substansif « asianisme » vise à conférer une « substance » — donc une solidité, une cohérence — à une notion qui, exprimée par un adjectif, garde quelque chose de plus souple, voire de plus flou. Par un glissement à peine voulu, le mot suggère un ensemble d'idées, une doctrine cohérente. Il devient un cousin de « romantisme » ou de « socialisme » (notions aux limites parfois incertaines, mais bâties autour d'un noyau solide) — et surtout le frère ennemi, le complément obligatoire d' « atticisme » qui, lui, existe bien chez les anciens[3]. Une raison historique précise explique la formation du mot. A lire, par exemple, D. Nisard[4], on constate que, pour ce critique français du XIXe siècle, la bonne littérature, la littérature digne de ce nom, ce ne peut être que la littérature classique : ailleurs règnent les ténèbres extérieures. Que de connotations funèbres dans le mot de « décadence » ! En Allemagne au contraire, dans une période que l'on peut qualifier grossièrement de post-hégélienne, on s'efforce de définir positivement le non-classique. Ainsi seront délimités des concepts utiles et adéquats (baroque, rococo, maniérisme...). Celui d'asianisme l'est-il? et sinon, pourquoi a-t-il survécu?

3. Dans le sens littéraire, Cic., *Att.*, IV, 17, 1 ; Quint., I, 8, 8 ; VI, 3, 107. Il ne paraît cependant pas assuré que le mot (toujours en caractères grecs) doive être mis en rapport direct avec la doctrine des Néo-Attiques.

4. D. Nisard, *Études sur les poètes latins de la décadence*, 2 tomes, Paris, Hachette, 1834 (une 4e édition paraît en 1878).

Il doit avant tout sa vogue à l'ouvrage fondamental d'E. Norden, *Die Antike Kunstprosa*, dont la première édition remonte à 1898. On sait que Norden voit dans l'Asianisme et l'Atticisme deux grands mouvements, le premier moderne, facteur de renouvellement et porteur de vie, l'autre réactionnaire, facteur de sclérose, qui, à partir du IV^e^ siècle, se disputent la prépondérance, d'abord en Grèce, puis à la fois en Grèce et à Rome.

Bientôt une longue réponse parut sous la signature de Wilamowitz[5]. Celui-ci montre, de façon parfaitement convaincante, que l'emploi fait par Norden des deux termes déborde très largement les données fournies par les anciens. Mais l'article manque de cohérence : après avoir rejeté ces notions, il les reprend dans sa conclusion (qu'il faut plutôt qualifier de péroraison), appel au siècle qui va commencer pour faire triompher un asianisme éternel sur un atticisme qui ne l'est pas moins — la vie sur la routine et la grisaille.

Finalement Wilamowitz brouille les pistes sans en ouvrir de nouvelles. La notion d'asianisme apparaît comme inadéquate si on veut la fonder sur la terminologie des anciens ; elle n'a pas non plus été définie (comme baroque ou maniérisme) en acceptant une rupture délibérée avec l'usage de l'époque. Elle a cependant été conservée dans la mesure où l'ouvrage de Norden est demeuré la base de toutes les études sur la prose d'art antique (et à juste titre : ce sont moins des analyses qu'il faut en l'occurrence contester que des « étiquettes »). C'est seulement en 1933 qu'A.-M. Guillemin, prenant à nouveau conscience du problème, a écrit les lignes mille fois citées depuis : « Chacun parle avec assurance de la querelle de l'asianisme et de l'atticisme, comme d'un incident connu et élucidé. Cependant quiconque y regardera de plus près s'apercevra que nous ne savons ni l'origine du différend, ni la véritable substance de ce style asianiste »[6].

La notion a, depuis, été maniée avec plus de prudence. Mais le scepticisme des critiques que nous avons cités en commençant montre bien qu'aucune définition satisfaisante n'a encore été proposée de l' « asianisme ». Aussi nous contenterons-nous ici d'essayer d'éclairer la pensée des anciens sur les orateurs d'Asie.

En effet (et ce sera là le second point de terminologie que nous voulons préciser), la distinction entre « asiatique », terme géographique, et « asianiste » est, elle aussi, moderne. Elle n'a pas paru nécessaire aux anciens. Pour nous en tenir aux latins, Cicéron emploie *asiaticus*, Quintilien *asianus* dans les deux cas. D'où une question très simple, voire naïve : cette distinction est-elle nécessaire?

5. U. von Wilamowitz-Moellendorff, *Asianismus und Attizismus*, dans *Hermes*, XXXV, 1900, p. 1-52.

6. A.-M. Guillemin (compte rendu de J. F. D'Alton, *Roman literary theory and criticism*), dans *R. É. L.*, XI, 1933, p. 184.

Il apparaît d'emblée qu'elle ne l'est pas toujours. Cicéron, dans le *Brutus*, 50-51, déclare qu'il n'existe pas d'orateurs béotiens ni lacédémoniens : assurément les premiers sont trop stupides, les seconds trop « laconiques ». Ces idées ont une réalité assez solide, aux yeux des anciens, pour que Thucydide lui-même accorde un certain talent oratoire à Brasidas « tout lacédémonien qu'il était »[7]. Chez Cicéron, aux Béotiens et aux Spartiates succèdent les Asiatiques, dont le style a également un caractère qui est celui attribué aux gens du pays, lié à leurs *externis moribus*. De même Sénèque le Père déclare que certains déclamateurs sont *e Graecis* (*Contr.*, 1, 6, 12) ou *ex Asianis* (X, 1, 12) (il arrive du reste que les deux termes semblent équivalents, 1, 2, 23), sans qu'on sache en général clairement s'il est question de l'origine ou du style : il semble aller de soi, pour Sénèque, que les deux vont de pair.

Il y a là, certainement, une donnée essentielle, et qui est à peu près partout implicite. Ceci nous invite à manier avec beaucoup de précautions les indications fournies. Ici fonctionnent des mécanismes bien étudiés à propos du racisme : si j'ai déclaré que tous les juifs sont des voleurs, le juif honnête ou le non-juif voleur seront atypiques, non-signifiants ; d'un Shylock en revanche, je proclamerai que son attitude est exemplaire. De même un Brasidas ou un Épaminondas apparaîtront comme de remarquables exceptions — tandis qu'un homme stupide quelconque sera « un vrai béotien » : *Boeotum in crasso iurares aere natum* (Hor., *Ep.*, II, 1, 244).

Il ne suffit pas de dire qu'en pareil cas le jugement est faussé. A la limite, il peut n'y avoir aucun rapport entre jugement et expérience : tout le monde connaît des histoires écossaises — généralement sans avoir jamais rencontré d'écossais. Une réputation peut exister sans que la vérification, ou la pseudo-vérification, soit même possible ou souhaitée.

Ceci précisé, il demeure un nombre relativement limité de cas où la dissociation du style asiatique et de l'origine ethnique de l'orateur justifie une étude spéciale du *genus asiaticum*. Il est, comme on pouvait s'y attendre, des Asiatiques qui sont dignes de ne pas l'être : Ménippe de Stratonice était, dit Cicéron, « l'homme le plus éloquent, à mon sens, qu'il y eût alors dans toute l'Asie ; et si le fait de n'avoir dans le style rien de choquant ou de déplacé est la marque des Attiques, cet orateur mérite de figurer parmi les Attiques »[8]. Mais il y a aussi, hors de l'Asie, des orateurs dont on nous dit, non qu'ils étaient de « vrais Asiatiques », mais qu'ils pratiquaient le *genus asiaticum*. Ce sont le

7. Thuc., IV, 84 ; pour les Béotiens, Nep., *Epam.*, 5.

8. *Meo iudicio tota Asia illis temporibus disertissimus ; et, si nihil habere molestiarum nec ineptiarum Atticorum est, hic orator in illis numerari recte potest* (*Br.*, 315 ; traduct. J. Martha).

Sicilien Timée (Cic., *Br.*, 325), les Romains Hortensius (*Id.*, 325-326), Marc-Antoine (Plut., *Ant.*, 2)[9] et, selon ses détracteurs... Cicéron (Quint., XII, 10, 12).

Comment est apparue cette notion d'un *genus asiaticum*, et comment s'est-elle développée? Nous essaierons de le déterminer, en suivant autant que possible l'ordre chronologique, dans la suite de cette étude.

* * *

I. *L'Asie chez Cicéron jusqu'à 55.*

G. W. Bowersock déclare que « la conception de l'Asie comme à la fois molle et flamboyante... peut sans doute être considérée comme une composante traditionnelle de la pensée grecque »[10]. Certes. Mais la mise en rapport des mœurs avec le style, de façon assez systématique pour qu'on parle d'un « style asiatique », en quelque sorte exportable hors de sa patrie, ne remonte pas aussi loin. Personne, par exemple, n'a jamais qualifié d'asiatique le style d'Hérodote — alors que Denys, né dans la même ville d'Halicarnasse, doit se démarquer soigneusement des autres rhéteurs d'Asie, dans la préface de ses *Orateurs antiques*. C. Wooten a montré, dans un article récent[11], qu'il n'existe aucun témoignage sur un « style asiatique » en Grèce avant cette fin du 1er siècle où écrit précisément Denys. Nous nous permettrons de renvoyer simplement à cet article richement documenté, afin de limiter notre propos.

A Rome, Cicéron ne parle pas non plus de style asiatique dans le *De Oratore*, qui pourrait donc fournir un point de départ. Il nous paraît cependant utile de remonter quelques années plus tôt, jusqu'en 59, d'une part parce que l'on a pu soutenir que Cicéron négligeait volontairement de parler du style asiatique dans le *De Oratore*[12] (alors

9. Suétone cite une lettre d'Octave à Antoine, lui reprochant d'être *inconstans in eligendo genere dicendi* et d'imiter tantôt les « antiquisants » tantôt les Asiatiques (*Aug.*, 86, 5). Nous pensons que l'indication de Plutarque doit remonter aux *Mémoires* d'Auguste, dont nous savons qu'il les a utilisés : les lettres se doivent de viser juste, les Mémoires laissent le champ plus libre pour un choix de ce qui est défavorable à l'adversaire. Le souci d'accabler Antoine, « l'Oriental », transparaît dans le texte de Plutarque.

10. *Loc. cit.*, p. 42.

11. C. Wooten, *Le développement du style asiatique pendant l'époque hellénistique*, dans *R. É. G.*, LXXXVIII, 1975, p. 94-104. Cet article nous paraît également enterrer de façon définitive, p. 98-99, la prétendue école rhodienne : les deux seuls orateurs rhodiens connus, Apollonios Molon et Apollonios Malacos, sont, comme nous l'apprend Strabon (XIV, 2, 13) des disciples de Ménéclès d'Alabanda, type même de l'orateur asiatique (Cic., *Br.*, 325 ; *Or.*, 231 ; cf. *De or.*, II, 95). P. Jal nous a signalé, au cours de la discussion qui a suivi notre communication, un passage de Tite-Live où des Rhodiens font état de la réputation des orateurs de leur pays (XLV, 23, 16). Mais il faut restituer à Tite-Live lui-même cette affirmation : Polybe, son modèle, ne comporte rien de tel (XXX, 4, 7-17).

12. G. W. Bowersock, *Historical problems in late republican and augustan classicism*, dans *Entr. Fond. Hardt*, XXV, 1978, p. 62. Le raisonnement vise à présenter comme plus ancienne l'apparition du néo-atticisme à Rome.

que les textes étudiés paraissent décisifs) — mais aussi parce que nous avons là l'occasion de voir ce que pense Cicéron de l'Asie en général[13].

En 59, Cicéron est en rapport avec deux propréteurs d'Asie, son frère Quintus, auquel il adresse des lettres de conseils demeurées célèbres, et son ancien préteur de 63, Flaccus, propréteur d'Asie en 62, accusé par ses administrés et défendu dans le *Pro Flacco*. L'attitude de Cicéron diffère dans les deux textes, dans la mesure où nous avons affaire dans les lettres à l'homme privé, dans le discours à l'avocat rompu à toutes les finesses de la rhétorique.

Dans les lettres à Quintus, les Asiatiques sont tout simplement des Grecs, et ils participent de la double image du Grec : *Graeci* par le prestige de leur passé culturel, *Graeculi* par la décadence de leurs mœurs, leur servilité et leurs flatteries[14].

Les choses sont plus complexes dans le *Pro Flacco*. Cicéron attaque vivement les Asiatiques, comme il attaque les Gaulois dans le *Pro Fonteio*, les Sardes dans le *Pro Scauro* et selon les mêmes méthodes, c'est-à-dire en faisant flèche de tout bois ! Mais on peut résumer ainsi sa position : tantôt les Asiatiques sont attaqués en tant que Grecs, avec tous les défauts traditionnellement attribués aux *Graeculi* (on pense alors aux tirades fameuses de Juvénal), tantôt en tant que non-Grecs, barbares déguisés en Grecs — mais jamais, dans cette opposition, il n'est question de culture ou de littérature. Dans la logique du discours, ou ces Asiatiques sont capables d'écrire, et ce sont alors des Grecs, ou, si ce ne sont pas des Grecs, ils sont dépourvus de toute culture : l'idée d'une culture asiatique propre et inférieure n'apparaît pas. Voici comment sont présentés ces Grecs d'Asie : « Voici d'ailleurs ce que je dis de tous les Grecs en général : je leur reconnais la supériorité dans le domaine littéraire ; je leur accorde des connaissances variées dans de nombreux domaines ; je ne leur refuse pas l'agrément du langage, la finesse d'esprit, l'abondance oratoire et enfin je ne combats aucune de leurs autres prétentions ; mais le scrupule dans les témoignages, la bonne foi, jamais cette nation ne les a pratiqués »[15].

On découvre même un orateur asiatique, au sens géographique du mot, dans lequel on serait prêt à reconnaître un « asianiste » : Héraclide de Temnos, *homo ineptus et loquax* — si vain de sa science qu'il se croit apte à faire la leçon à tous ses concitoyens (*Flacc.*, 42). Il ne paraît pas douteux que, s'il existait déjà, en 59, une image constituée

13. Ajoutons une raison personnelle : ces textes n'ont jamais été mis en rapport avec la question qui nous intéresse, et il est agréable de ne pas travailler uniquement sur des textes mille fois examinés.

14. *Graeci* : *Q. fr.*, I, 1, 6 ; 27-28 ; 42. *Graeculi* : 16 ; 33 ; I, 2, 4.

15. *Verum tamen hoc dico de toto genere Graecorum : tribuo illis litteras, do multarum artium disciplinam, non adimo sermonis leporem, ingeniorum acumen, dicendi copiam, denique etiam, si qua sibi alia sumant, non repugno ; testimoniorum religionem et fidem numquam ista natio coluit* (Flacc., 9 ; trad. A. Boulanger).

de l'orateur asiatique, Cicéron s'y serait référé, faisant de cet individu un type et imputant ainsi ses défauts à l'ensemble des Asiatiques. Le fait qu'il ne le fasse pas prouve qu'il n'en était pas encore question.

Le *Pro Flacco* présente encore un autre intérêt. Il nous montre comment s'y prend Cicéron pour dévaloriser l'Asie hellénisée. Résumons les paragraphes 64-65 : nul n'ignore qu'il n'y a que trois races de Grecs authentiques, les Athéniens (qu'on rattachait aux Ioniens), les Éoliens et les Doriens. Ce sont ceux-là qui composent cette Grèce si prestigieuse ; mais ils n'ont occupé que quelques villes du pourtour de l'Asie, non pour la fortifier, mais comme pour l'assiéger...[16]. Rarement la mauvaise foi de l'avocat apparut si exemplaire : le voici qui détache de l'Asie l'Ionie et l'Éolide qui en constituent des parties — il va jusqu'à escamoter l'Ionie derrière Athènes — alors que, parmi les villes accusant Flaccus, figure par exemple Temnos, une des onze cités éoliennes mentionnées par Hérodote (I, 149). Que reste-t-il dès lors à l'Asie? C'est là que Cicéron veut en venir : *Namque, ut opinor, Asia uestra constat ex Phrygia, Mysia, Caria, Lydia.* Et, en utilisant diverses expressions ou proverbes, l'orateur va mettre soigneusement en relief le caractère péjoratif de ces noms : « les coups rendent le Phrygien meilleur », « si tu as une tâche dangereuse à accomplir, fais-la faire à un Carien »...[17]. Il s'agit d'un thème polémique, développé à partir de techniques exposées en particulier dans les *Topiques*[18]. Nous le verrons réutilisé.

Par ailleurs on constate un parfait accord entre les idées exprimées par Cicéron en 59 et ce qu'il dit, quatre ans plus tard, dans le *De Oratore* : la culture grecque s'est transférée de Grèce propre en Asie ; en particulier l'éloquence est asiatique[19]. Cette culture n'est pas explicitement déclarée inférieure[20].

Sur un seul point subsiste une supériorité d'Athènes, l'accent :

16. Voici le texte complet : *quamquam quis ignorat, qui modo unquam mediocriter res istas scire curauit, quin tria Graecorum genera sint uere? Quorum uni sunt Athenienses, quae gens Ionum habebatur, Aeolis alteri, Doris tertii nominabantur. Atque haec cuncta Graecia, quae fama, quae gloria, quae doctrina, quae plurimis artibus, quae etiam imperio et bellica laude floruit, paruum quendam locum, ut scitis Europae tenet semperque tenuit, Asiae maritimam oram bello superatam cinxit urbibus, non ut munitam coloniis illam gentem sed ut obsessam teneret.*

17. *Phrygem plagis fieri solere meliorem ; si quid cum periculo experiri uelis, in Care id postissimum esse faciendum* (on retrouvera ces proverbes dans A. Otto, *Die Sprichwörter der Römer*, Leipzig, 1890 = Olms, 1971). Notons la particulière mauvaise foi de la conclusion : *quam ob rem quae uobis fit iniuria, si statuimus uestro nobis iudicio standum esse de uobis?* Dans *uestro iudicio, uos* désigne les Asiatiques comme de vrais Grecs, dans *de uobis* comme de faux Grecs.

18. Sur la *partitio* ou *enumeratio partium*, Cic., *Top.*, 10 ; 28 ; 30 ; 33. Cf. Quint., V, 10, 62-67.

19. Cic., *De Or.*, II, 95 ; III, 43. Cf. *Br.*, 51.

20. Un détail qui va à l'encontre des idées reçues montre que Cicéron ne reniera pas, même dans le *Brutus*, l'éducation qu'il a reçue en Asie : on qualifie généralement d' « asianiste » le *Pro Roscio* (dont Cicéron souligne ailleurs avec quelque ironie la *iuuenilis redundantia, Or.*, 107-108) ; or l'orateur déclare explicitement que ce sont ses maîtres asiatiques qui l'ont corrigé de ces défauts (qu'il parodie au passage), *nimis redundantes nos et suprafluentes iuuenili quadam dicendi impunitate et licentia* (*Br.*, 316).

« Athènes a depuis longtemps vu disparaître la science des Athéniens eux-mêmes... Cependant n'importe quel Athénien, même sans instruction, l'emportera sur les hommes d'Asie les plus cultivés, non par les termes employés, mais par l'accent, et moins par la correction que par le charme de la parole »[21]. Texte important par l'usage qui en sera fait par la suite : il sera exploité pour élaborer la notion d'*urbanitas* et pour opposer Athènes à l'Asie[22]. Mais à sa date il n'affirme la supériorité d'Athènes que sur un point très mineur : il n'y est question ni d'infériorité globale de l'Asie, bien au contraire, ni d'un style asiatique particulier.

II. *L'Asie des Néo-Attiques.*

La distinction d'un *genus asiaticum* semble donc bien se situer entre le *De Oratore* de 55 et le *Brutus* de 46, c'est-à-dire à l'époque où a fleuri le Néo-Atticisme. Les témoignages assez nombreux que nous possédons sur cette période ont été maintes fois étudiés et passés au crible. Il convient d'abord de préciser clairement notre position dans des discussions qui ne sont pas closes, même si nous n'avons pas ici à la justifier intégralement.

Les Néo-Attiques ont constitué un groupe très restreint, une « chapelle » dit à peu près Quintilien, *haec manus, quasi quibusdam sacris initiata* (XII, 10, 14). Sur sa composition, nous adoptons les conclusions de A. E. Douglas[23] : au centre du cénacle, un seul nom sûr, Calvus. Auprès de lui probablement identifiables, Pollion, encore tout jeune[24], et Cornificius[25]. En revanche, certainement ni Calidius ni César ; probablement pas Brutus, malgré certaines convergences[26]. Calvus, Cornificius, Pollion sont aussi poètes : il paraît légitime de rapprocher Néo-Attiques et *poetae noui* (on a parfois hésité à le faire) et d'utiliser Catulle, dont la profonde identité de vue avec Calvus

21. *Athenis iamdiu doctrina ipsorum Atheniensium interiit... Tamen eruditissimos homines Asiaticos quiuis Atheniensis indoctus non uerbis sed sono uocis nec tam bene quam suauiter loquendo facile superabit* (*De Or.*, III, 42-43).

22. On trouve de nets échos de ce texte en particulier dans *Br.*, 171-172, et Quint., VI, 3, 17 et 107. Il s'agit désormais de ne choquer *neque sensu neque uerbis neque ore gestuue* : de l'idée d'accent on passe à celle de « bon ton ». Pour cette évolution, cf. *De Off.*, I, 132 sqq. ; *Br.*, 211.

23. A. E. Douglas, *M. Calidius and the Atticists*, dans *C. Q.*, XLIX, 1955, p. 241-247 (du même auteur, nous avons largement utilisé le commentaire du *Brutus*, Oxford, 1966). Cf. aussi F. Portalupi, *Bruto e i neoatticisti*, Turin, 1955.

24. Pollion est proche de Calvus (Sen. Rhet., *Contr.*, VII, 4, 7) et de Catulle (Cat., 12, 6) ; il partage leurs goûts poétiques (Verg., *Buc.*, III, 86). Quintilien cependant, dans une énumération, mentionne séparément les Attiques et Pollion (X, 2, 17).

25. Orateur et poète, Cornificius est lié à Catulle (Cat., 38). Cicéron, en lui proposant de lui envoyer l'*Orator*, l'avertit que les idées qu'il y exprime diffèrent des siennes (*Fam.*, XII, 17, 2), ce qui ne peut guère faire allusion qu'aux attaques contre l'Atticisme.

26. Cf. les travaux de A. E. Douglas et F. Portalupi cités *supra*. On notera en outre la facilité avec laquelle Cicéron dénonce l' « alliance objective » de ceux qui s'opposent à lui : ainsi, au mépris de la vérité historique, Catilina, Clodius et Antoine dans les *Philippiques*.

est connue. Catulle semble avoir vécu jusque vers 52[27], Calvus est mort au plus tard en 47[28].

Ceci précisé, venons-en à l'opposition entre Asiatiques et Attiques. Celle-ci apparaît pour nous, nous l'avons dit, dans le *Brutus*. Bien que sa présentation soit plus nuancée qu'elle ne le sera par la suite, elle revient à opposer deux excès de sens contraire : trop gras /trop maigres, trop luxuriants /trop secs — pour placer toujours dans un juste milieu idéal l'orateur parfait, Cicéron lui-même. Construction un peu trop belle pour que nous oublions l'avocat incomparable qu'est Cicéron. On peut distinguer ici certaines de ses roueries. D'abord l'inexactitude dans la présentation de Calvus est flagrante. Le portrait qu'il en donne (*Br.* 283) laisse avant tout l'impression d'un manque de force : rien de la violence, la nervosité, la flamme dont témoignent non seulement Catulle, peut-être partial en sens inverse, mais Sénèque le Père et Pline le Jeune, qui le rapprochent de Démosthène[29]. D'autre part Cicéron oppose à l'atticisme de Calvus sa propre définition de l'atticisme, dont il ressort que le « vrai » Attique, c'est lui. Le passage est beau et paraît convaincant (*Br.* 284-291). On peut cependant y reconnaître l'argument par l'étymologie[30] : c'est exactement selon le même procédé que, en matière politique, Cicéron entend démontrer aux *populares* qu'il est, lui, le véritable *popularis*[31]. Il est certain que Cicéron a cherché à solliciter les faits, de façon à créer de toutes pièces une symétrie particulièrement avantageuse pour lui.

Considérons donc ce que nous savons des faits. On s'étonnera sans doute que, traitant des Asiatiques, nous nous attardions si exclusivement sur les Néo-Attiques. Mais là est précisément le problème. Nous avons sur les Néo-Attiques des textes limités, mais précis, des témoignages, des fragments : ce sont des hommes qui ont laissé une trace. Les « Asiatiques » de Rome, en revanche, n'ont pas de voix. Presque pas de noms. C'est après la mort d'Hortensius que le *Brutus* montre en lui un adepte du style asiatique — et l'information est présentée de telle façon qu'elle a l'air d'une nouveauté[32]. Que dire de ses rapports avec les Néo-Attiques? La pièce 65 de Catulle le présente sous un jour favorable, 95 sous un jour défavorable.

Il n'y a pas eu de conflit entre les Néo-Attiques et ces Asiatiques fantomatiques. Au reste ni Cicéron ni ses successeurs ne disent rien

27. M. Rambaud, *César et Catulle*, dans *L'élégie romaine* (= *B. F. L. M.*, X), Paris, Ophrys, 1980, p. 37-50.

28. Mention de sa mort dans Cic., *Fam.*, XV, 21, 4. G. W. Bowersock, *loc. cit.*, p. 59-62, recule autant que possible cette date, jusque vers 54.

29. Cat., 53 ; Sen. Rh., *Contr.*, VII, 4, 6-8 ; Plin., *Ep.*, I, 2, 2.

30. Cic., *Top.*, 35-37 ; Quint., 1, 6, 28-29 ; V, 10, 55 et 59.

31. Cic., *Leg. agr.*, II, 7 ; 10 ; 15... ; *Cat.*, IV, 9.

32. Après cette indication, Cicéron va expliquer ce qu'est le *genus asiaticum*, et les deux types qu'il distingue.

de tel : l'opposition apparaît purement théorique. La seule polémique attestée, mais celle-là fut très vive, est celle qui opposa Calvus à Cicéron : nous possédons des fragments de la correspondance entre les deux hommes ; Sénèque le Père et Quintilien nous apprennent que Calvus prétendit disputer à Cicéron la palme de l'éloquence[33]. Seuls ces deux personnages se détachent vigoureusement : autour d'eux, ce ne sont que des ombres.

Quel rôle a donc joué le *genus asiaticum* dans cette polémique, s'il n'y a pas à cette époque d' « école asiatique » identifiable[34]? Un seul texte, de Quintilien, paraît nous l'indiquer : *Quem (= Ciceronem) tamen et suorum homines temporum incessere audebant ut tumidiorem et* Asianum *et redundantem et in repetitionibus nimium et in salibus aliquando frigidum et in compositione fractum, exultantem ac paene, quod procul absit, uiro molliorem* (XII, 10, 12)[35]. La comparaison avec d'autres textes parallèles montre, sans hésitation possible, que *suorum homines temporum* désigne Calvus et Brutus[36]. Laissant pour le moment de côté ce dernier dont nous distinguerons ultérieurement l'apport personnel, tenons-nous en à Calvus. A partir de ce texte de Quintilien, le seul qui semble indiquer un emploi littéraire du mot « asiatique » avant le *Brutus*, notre hypothèse sera désormais la suivante : ce mot a d'abord été un terme polémique appliqué par les Néo-Attiques à Cicéron. Ce ne sont pas les Asiatiques authentiques qui intéressent Calvus, c'est le rival direct, Cicéron. Dans le *Brutus*, Cicéron introduit les véritables Asiatiques (qu'il connaît mieux que Calvus) pour se démarquer d'eux — non sans sacrifier au passage Hortensius !

Cette hypothèse nous paraît seule permettre de rendre compte de l'apparition soudaine, aux alentours de 50, de la notion d'un *genus asiaticum*. Nous voudrions montrer qu'elle est vraisemblable, qu'elle

33. Sen. Rh., VII, 4, 6 ; Quint., X, 1, 115. Sur les conflits que nous évoquons ici, G. L. Hendrickson, *Cicero's correspondence with Brutus and Calvus on oratorical style*, dans *A. J. P.*, XLVII, 1926, p. 234-258.

34. Notons l'énergique prise de position de J. Cousin, dans son édition de Quintilien (t. VII, p. 38) : « Il est un point sur lequel il faut rester ferme : il n'y a pas d' « école asiatique » ; il n'y a jamais eu d' « école asiatique ». »

35. « Et cependant ses propres contemporains osaient le prendre à partie, le jugeant ampoulé, *Asiatique*, redondant, abusant des répétitions, froid quelquefois dans la plaisanterie, avec un rythme de la phrase maniéré, sautillant et presque (ce qu'aux dieux ne plaise !) d'une mollesse incompatible avec la virilité. »

36. Trois fois, chez Quintilien, l'exposé des critiques adressées à Cicéron s'articule en deux temps : critiques des contemporains — critiques posthumes (ici : *postea uero quam triumuirali proscriptione consumptus est...*, 13). En IX, 4, 1, l'opposition n'est pas plus explicite qu'ici (*eiusdem aetatis homines — post eum plures*), mais nous apprenons que les contemporains étaient des correspondants de Cicéron (*scriptis ad eum etiam litteris*). Mais XII, 1, 22 donne les noms, Brutus et Calvus pour les contemporains (les critiques adressées à Cicéron concernent dans les trois textes la *compositio*, bien que celui que nous examinons plus précisément ouvre sur d'autres questions) — Asinius Pollion et son fils étant responsables des critiques postérieures à la mort de Cicéron. Le texte de Tacite, *Dial.*, 18, 5 confirme ces indications, mais méritera d'être examiné spécialement *infra*.

s'insère bien dans les données que nous possédons, qu'elle s'accorde avec les textes.

On n'oubliera pas que déjà, quelque vingt ans plus tôt, après son retour d'Asie, Cicéron s'était fait critiquer pour sa culture grecque : on le traitait, dit Plutarque (*Cic.*, 5, 2) de Γραικός — ce qui correspond plutôt à *Graeculus* qu'à *Graecus*. Il n'hésite pas à avouer dans le *De Oratore* son admiration pour les orateurs d'Asie, ses maîtres. Or il est normal d'utiliser dans une polémique les arguments fournis par l'éducation reçue, pour l'éloge ou le blâme : on considérera la culture et les mœurs, *quos habuit artium liberalium magistros, quos uiuendi praeceptores* (Cic., *Inu.*, I, 35). C'est ainsi que Cicéron tire parti, dans l'*In Pisonem*, des relations de Pison avec Philodème de Gadara. On conçoit que ses études asiatiques aient pu fournir de beaux développements contre lui[37].

Un texte du *De Oratore* a pu également être utilisé contre son auteur. Cicéron, par la bouche de Crassus, voulant montrer que chaque génération a son style propre, examine l'évolution de l'éloquence grecque, de Périclès aux successeurs de Démosthène : l'éloquence comporte d'abord moins de mots que de pensées (Thucydide), atteint un équilibre avec Démosthène, avant que les mots l'emportent (Démétrios de Phalère) ; on assiste en même temps à un « enrichissement » progressif, avec le développement des ornements du style. Puis Crassus passe à sa propre époque et affirme que désormais Ménéclès et Hiéroclès d'Alabanda « servent de modèles à l'Asie entière » (*De Or.*, II, 92-96). Il paraît vraisemblable que ce texte a été pris comme une analyse historique complète, qu'on a extrapolé en quelque sorte l'évolution, passant par-dessus l'époque dont Cicéron ne dit rien, pour rattacher « décadents » et orateurs asiatiques : un style vide, verbeux, luxuriant, quoi de mieux accordé au caractère attribué aux Asiatiques? Et au-delà, quel moyen pour attaquer Cicéron, leur élève[38] !

Après avoir ainsi considéré quels éléments pouvaient permettre un

37. Sur le rôle de la référence à une « école rhodienne » dans la polémique, F. Portalupi, *Sulla corrente rodiese*, Turin, 1957.

38. On peut hésiter à croire qu'un texte aussi schématique ait pu servir à construire une théorie (même si cette théorie n'avait qu'une valeur polémique, il fallait qu'elle pût être prise au sérieux). Mais il faut voir les choses autrement. Parmi la multitude des orateurs grecs fameux ou obscurs (cette obscurité est le lot de presque tous ceux des IIIe et IIe siècles), Cicéron a ébauché un ordre, une hiérarchie satisfaisante pour l'esprit. Personne alors, ni en Grèce ni à Rome, ne possède à la fois la culture et l'esprit de synthèse suffisants pour présenter une autre classification systématique — et c'est à partir de la sienne qu'on raisonnera, non à partir des faits. Si l'on doute de l'influence du *De Oratore*, que l'on songe à celle de l'*Art poétique* et de Boileau. Il a fallu le Romantisme (et surtout, sans doute, ce nouveau « législateur du Parnasse » que fut Sainte-Beuve) pour remettre en question le « enfin Malherbe vint », pour aller juger directement Ronsard ou les poètes du début du XVIIe siècle non prisés par Boileau — plus longtemps pour dégager un courant « baroque » original par exemple... Nombre d'écrivains sont ainsi restés enterrés sous un vers de Boileau pour au moins un siècle et demi. Les orateurs asiatiques, eux, n'ont jamais été déterrés. Sur cette apparition progressive d'un « moyen âge » méprisé, *infra*, p. 183.

rapprochement entre Cicéron et l'Asie, reprenons le texte de Quintilien. On distingue plusieurs éléments dans la polémique de Calvus contre Cicéron :

a) La *compositio* sur laquelle porte la fin du texte est au centre de la polémique, comme le montrent les textes de Quint., IX, 4, 1 et XII, 1, 22[39]. *Compositio* traduit le grec συνθέσις et désigne le rythme de la phrase, en particulier les clausules[40]. Point délicat pour Cicéron : Norden a montré que, en ce domaine, il y a effectivement continuité entre la technique des maîtres asiatiques et Cicéron : les clausules cicéroniennes viennent des orateurs d'Asie et l'opposent aux grands Attiques[41]. Il s'agit là du noyau solide, technique, de la polémique : c'est sur ce point avant tout que Brutus contraindra Cicéron à s'expliquer, dans l'*Orator*.

b) *Tumidiorem... et redundantem et in repetitionibus nimium* : ces critiques correspondent exactement aux défauts dont se moque Catulle dans la pièce 49 adressée à Cicéron (et dont le caractère ironique semble aujourd'hui généralement admis), abus des superlatifs, balancements vides, reprises de mots... Mais nous retrouvons également ici l'image traditionnelle de l'Asiatique : développement des ornements pour eux-mêmes, des mots aux dépens de la pensée.

c) *In salibus aliquando frigidum* évoque les ironies d'Aper, dans le *Dialogue des Orateurs*, 23, 1, sur les plaisanteries de Cicéron. E. de Saint-Denis a montré comment s'est développée, dans les années 50, une nouvelle forme d'*urbanitas*, dans les milieux proches des Néo-Attiques[42]. C'est alors qu'on a dû commencer à se gausser du fameux *ius uerrinum*. Malgré des rapprochements possibles[43], il ne nous paraît pas qu'il y ait lieu sur ce point de penser explicitement à l'Asie.

Quoi qu'il en soit pour ce dernier point, il nous semble certain qu'à travers les Asiatiques, c'est Cicéron, et lui seul, qui a été visé.

Mais il est un élément dont nous n'avons pas tenu compte jusqu'ici, et qui nous fait passer, en quelque sorte, de la simple polémique au

39. Cf. *supra*, p. 175, note 36.

40. On notera cet extrait très significatif d'une réponse de Cicéron à Calvus : *praesentit animus et augurat quodam modo quae futura sit suauitas*, « l'esprit pressent et devine, d'une certaine manière, le charme de ce qui va venir » — admirable justification d'une certaine monotonie musicale, opposée à une esthétique de la nervosité et de la surprise.

41. E. Norden, *Die Antike Kunstprosa*, I, p. 140-146.

42. E. de Saint-Denis, *Essais sur le rire et le sourire des Latins*, Paris, Les Belles Lettres, 1965, p. 152-155.

43. Peut-être faudrait-il mener, sur ce point, une enquête à propos du rôle de Timée. Timée est bizarrement classé par Cicéron parmi les Asiatiques (*Br.*, 325) : que fait là un historien sicilien? Cicéron admire vivement un rapprochement de Timée (*concinne, ut multa, De N. D.*, II, 69) où Plutarque voit le comble de la froideur. C'est également ce type de froideur que relève le Pseudo-Longin chez l'historien, τοῦ ψυχροῦ πληρὴς ὁ Τίμαιος, 4, 1. Or nombre de « traits » de Cicéron, surtout dans ses premiers discours, sont de ce type (ainsi cette *rota fortunae*, également moquée dans le *Dialogue*). Cf. E. Norden, *op. cit.*, I, p. 148, n. 3, et 232, n. 1 ; F. Delarue, *La sententia chez Quintilien*, dans *La licorne*, III, 1979, p. 119-120.

mythe : ce sont les adjectifs qui se rattachent à la *compositio* — et surtout *uiro molliorem.*

III. *L'Asie mythique.*

Quintilien cite toujours ensemble les critiques de Calvus et de Brutus. Or cette réunion ne saurait être conforme à la chronologie, puisque Calvus est mort au plus tard en 47, et que c'est précisément en 47 que commencent des relations suivies et amicales, avec discussions littéraires, entre Brutus et Cicéron[44]. Un texte du *Dialogue des Orateurs* permet sans doute de distinguer la part de chacun dans la polémique : *Legistis utique et Calui et Bruti ad Ciceronem missas epistulas, ex quibus facile est deprehendere... Ciceronem a Caluo quidem male audisse tanquam solutum et eneruem, a Bruto autem, ut ipsius uerbis utar, tanquam fractum atque elumbem*[45].

Les critiques de Calvus demeurent sur le plan littéraire et reprennent les thèmes déjà rencontrés. *Solutum*, « lâche » ou « relâché », évoque le tissu peu serré du style, l'*ubertas* à bon compte dont se moque Catulle. *Eneruem* déplore la mollesse, l'absence d'énergie : on l'opposera à l'ardeur de Calvus, chez qui *nihil... placidum, nihil molle est, omnia excitata et fluctuantia* (Sen. Rh., *Contr.*, VII, 4, 8).

Quand on passe aux critiques de Brutus, *ut ipsius uerbis utar* pose un problème. Est-ce à dire que les expressions de Calvus n'étaient pas citées textuellement? Il semble plutôt qu'Aper veuille attirer particulièrement l'attention sur les mots qui vont suivre — ce qui ne se justifie guère, si nous comprenons, avec H. Bornecque, « manquant de force et de reins »! Mais un effort pour serrer le sens des adjectifs nous conduit sur une piste qui ne manque pas d'intérêt, même si elle surprend d'abord.

Fractum a très souvent le sens de « efféminé » (avec forte valeur péjorative), sens que l'on retrouve dans *frango* et *infringo*. Il correspond alors au grec διακεκλώμενος ou κατακεκλώμενος. L'image est clairement marquée dans ce texte de Quintilien : celui qui, dans son style, « mesure les pieds et pèse les syllabes en refroidit toute la chaleur, comme les cavaliers maniérés brisent le galop des chevaux en les menant à pas menus », *ut equorum cursum delicati minutis passibus frangunt*

44. Ajoutons que le ton soumis et admiratif qu'attribue Cicéron à Brutus, personnage du dialogue qui porte son nom, se justifierait mal si des désaccords fondamentaux s'étaient déjà révélés (en fait, Cicéron semble se conduire aussi maladroitement qu'il le fera avec Octave : *omnis habeo cognitos sensus adulescentis, Phil.*, V, 50). Dans l'*Orator*, le ton a changé : Cicéron prend acte de divergences, il précise sa pensée à la suite de questions pressantes de Brutus, sans trop espérer le faire changer d'opinion (*Or.*, 1-2 ; 40 ; 52 ; 101 ; 174 ; 237-238). C'est manifestement de cette époque que datent les discussions littéraires entre les deux hommes.

45. « Vous avez lu, de toute façon, les lettres adressées à Cicéron par Calvus et Brutus, d'après lesquelles il est facile de constater... que Cicéron s'est vu critiquer par Calvus comme relâché et sans nerf, par Brutus (pour user de ses propres termes) comme maniéré et trop peu râblé » (*Dial.*, 18, 5).

(IX, 4, 113). La virilité marche à grands pas, d'une allure énergique, en sachant où elle va, s'opposant aux petits pas, manières, minauderies et autres déhanchements. Le *Thesaurus* ne distingue pas ce sens, mais l'*Oxford Latin Dictionary* en fournira de nombreux exemples. Citons cette gradation : *qui uoluptatem sequitur uidetur eneruis, fractus, degenerans uiro, peruenturus in turpia* (Sen., *V. B.*, 13, 7).

Elumbis, qui se rattache à *lumbus*, « reins », « énergie sexuelle » est isolé dans la langue littéraire[46]. On trouve cependant un autre exemple de *delumbis* :

> *Haec fierent, si testiculi uena ulla paterni*
> *uiueret in nobis? Summa delumbe saliua*
> *hoc natat in labris et in udo est Maenas et Attis...*

« Verrait-on chose pareille, si nous avions, vivant en nous, le moindre reste de la virilité paternelle? Cela flotte (il s'agit de vers), les reins cassés, sur les lèvres, à la surface de la salive, la Ménade et Attis sont dans l'eau... » (Pers., 1, 104). J. C. Bramble[47] explique que *delumbe* répond à *si testiculi uena ulla paterni uiueret* : style et homme vont de pair, les vers, eux aussi, sont châtrés.

L'interprétation que nous présentons de *fractum* et *elumbem* pourrait paraître venir d'un esprit mal tourné (surtout à propos de *elumbis*, pour lequel nous présentons un indice qui, nous ne l'ignorons pas, n'a rien de décisif), si on ne retrouvait dans le texte de Quintilien XII, 10, 12, cité plus haut, à propos de la *compositio*, *fractum*, *exultantem* qui appelle des remarques analogues[48] et, absolument explicite, *uiro molliorem*. On constate du reste un parallélisme entre les textes de Tacite et de Quintilien, avec l'incise qui retarde la clausule : *quod procul absit* marque la gêne de Quintilien ; *ut ipsius uerbis utar*, la jubilation d'Aper. L'un et l'autre finit sur le jugement catégorique qu'Aper restitue à Brutus : Cicéron est comparé à un eunuque.

On peut être surpris de voir parler ainsi l'ami très cher de Cicéron, celui dans lequel il a pu voir son successeur, presque son fils (un fils, à vrai dire, très disputé !). Mais il n'y a rien là d'étranger au caractère de Brutus : « Même quand il a quelque chose à demander, Brutus m'écrit d'ordinaire sur un ton hargneux, arrogant, qui n'a pas de sens commun (*contumaciter*, *adroganter*, ἀκοινονοήτως) » (*Att.* VI, 1, 7). En somme, on peut dire que Cicéron, à la suite de ses amabilités à Brutus, en se faisant simplement traiter d'eunuque, a eu plus de chance que César[49].

46. P. Fest., 76, 13 : *euulso lumbo.*

47. J.-C. Bramble, *Persius and the programmatic Satire*, Cambridge, 1974, p. 129 (le rapprochement avec le texte de Tacite est indiqué).

48. Le mot est bien présenté, avec d'intéressants rapprochements, dans l'édition J. Cousin, *ad loc.*

49. Et que Pompée, dont il indique les intentions à César, au soir de Pharsale. Il est diffi-

Il faut bien voir cependant que la critique porte moins sur le plan littéraire que sur le plan humain. On a reproché à Cicéron de manquer de virilité — ce dont on trouve l'écho jusque chez Tite-Live (« il ne supporta aucune de ses épreuves de façon digne d'un homme, excepté la mort », *nihil ut uiro dignum erat tulit praeter mortem*, *ap.* Sen. Rh., *Suas.*, 6, 17, 3). Calvus critiquait le rythme cicéronien parce qu'il y voyait un ronron insupportable (un peu comme Stendhal est exaspéré par les tirades de Hugo), on restait sur le plan littéraire. Brutus le critique au nom de raisons morales : il préconise un style *dur*, viril, qui n'a que faire de ces minuties. Quintilien nous apprend que Brutus critiquait même le rythme de certains passages de Démosthène universellement admirés [50].

Mais est-il encore question de *genus asiaticum*? Cet eunuque qu'évoque Brutus, est-ce un eunuque asiatique? Cicéron lui-même va nous permettre de l'affirmer.

Cicéron, admirateur des orateurs asiatiques dans le *De Oratore*, les défend encore dans le *Brutus*. Il lui arrive d'être beaucoup plus sévère et systématique dans l'*Orator* — apparemment parce que poussé dans ses retranchements par l'intransigeance de Brutus [51]. Un texte apparaît particulièrement surprenant : *quonam igitur modo audiretur Mysus aut Phryx Athenis...? Cum uero inclinata ululantique uoce more Asiatico canere coepisset, quis eum ferret?* [52]. Ce texte appelle plusieurs remarques. D'abord, avec *Mysus aut Phryx*, on retrouve, comme dans le *Pro Flacco*, la dissociation des provinces d'Asie, avec sélection de celles dont les noms comportent des connotations péjoratives. On lit encore dans le même traité *Caria et Phrygia et Mysia* (*Or.*, 25), « la péroraison des rhéteurs de Phrygie et de Carie qui est presque du récitatif », *epilogus paene canticum* (*Or.*, 57). Comme dans le *Pro Flacco* l'image du mauvais Asiatique est opposée à celle du Grec de la *mera Graecia* ; on note cependant que ces provinces d'Asie ne paraissent pas tout à fait placées sur le même plan : Carie et Mysie alternent, seule la Phrygie est toujours présente. D'autre part, est-il vraisemblable que ces orateurs aient ainsi ululé? Nous répondons catégori-

cile de s'expliquer l'estime qu'ont eue pour lui les anciens, faute d'avoir conservé ses œuvres. Notons cependant ce que lui dit Cicéron : *Efficis ut, cum gratiae causa nihil facias, omnia tamen sint grata quae facis* (*Or.*, 34) et le jugement de Messala, chez Tacite : *solum inter hos arbitror Brutum non malignitate nec inuidia, sed simpliciter et ingenue iudicium animi sui detexisse* (*Dial.*, 25, 6).

50. Quint., IX, 4, 63, cite une expression de Démosthène (*Phil.*, III, 17) *quae ab uno, quod sciam, Bruto minus probatur, ceteris placet.* On ne s'étonnera pas que Brutus apprécie peu Isocrate (Cic., *Or.*, 40). Quintilien parle de son *componendi durius studio* (IX, 4, 76). Sur ces préoccupations morales de Brutus et leur lien avec ses options littéraires, A. Michel, *Le « Dialogue des Orateurs » de Tacite et la philosophie de Cicéron*, Paris, Klincksieck, en part. p. 44-45.

51. Il se rend compte, pensons-nous, qu'il convient désormais de se dissocier totalement d'eux. Il est encore plus catégorique dans le *De optimo genere oratorum*.

52. « Comment donc un Mysien ou un Phrygien eût-il été écouté à Athènes...? Quand il se serait mis à chanter en ululant, avec une voix de basse, à la manière asiatique, qui l'eût supporté? » (*Or.*, 27 ; trad. A. Yon).

quement non. Il y a ici une caricature comparable, par exemple, à ce que nous voyons dans le *Contre Pison* : Cicéron exploite le fait que Pison a un beau-père d'origine gauloise pour présenter toute la belle-famille endimanchée débarquant à Rome, dans un tombereau à roues pleines (*serranum*), à la consternation de l'épicurien raffiné qu'est Pison[53] ! En revanche, le mot *ululanti* a une valeur très précise : c'est le mot utilisé pour désigner les cris des Galles, les prêtres eunuques de Cybèle, déesse Phrygienne[54].

Avec cette allusion, nous nous retrouvons au cœur d'une Asie mythique, telle que nous la voyons décrite, chez Virgile, dans l'apostrophe du rude Latin Rémulus aux Troyens d'Énée :

> *Vobis picta croco et fulgenti murice uestis,*
> *desidiae cordi, iuuat indulgere choreis,*
> *et tunicae manicas et habent redimicula mitrae.*
> *O uere Phrygiae, neque enim Phryges, ite per alta*
> *Dindyma ubi adsuetis biforem dat tibia cantum.*
> *Tympana uos buxusque uocat Berecyntia Matris*
> *Idaeae : sinite arma uiris et cedite ferro*[55].

Élégance et mollesse efféminée, chants et danses, même l'image d'*indulgere*, qui rappelle celle de *fractus* — ce sont bien là les thèmes que nous avons rencontrés à propos du prétendu asianisme. Mais on voit aussi comment, dans le texte de Cicéron, tout contact avec la réalité objective a été perdu[56] : le Phrygien, et plus précisément l'eunuque phrygien, le Galle, représente, en quelque sorte la *quintessence* de l'Asiatique.

Le texte de Cicéron et les fragments de Brutus sont évidemment à mettre en rapport : de leur rapprochement se dégage le thème de l'eunuque asiatique auquel Cicéron a été comparé par Brutus.

L'origine de l'image du Phrygien est facile à déterminer (bien qu'on ne semble pas l'avoir reconnue jusqu'ici) : il s'agit de l'*Oreste* d'Euri-

53. Fragm. 17. On imagine un indigène des confins les plus rustiques de la Gaule : il s'agit en réalité d'un citoyen de Placentia, évidemment important notable local.

54. Lucr., II, 611 ; 618-620 ; Cat., 63, 28 ; Ov., *F.*, IV, 186 ; 341 ; Sen., *V. B.*, 26, 8 ; Val. Fl., III, 232 ; Mart., V, 41, 3 ; St., *Th.*, IV, 292 ; Apul., *Met.*, VIII, 26-27... La comparaison de l'orateur qui « chante » avec un Galle apparaît dès la *Rhétorique à Hérennius*, *iste qui... sicut Gallus e Phrygia... clamat et delirat* (IV, 62) ; mais il s'agit toujours de comparaisons caricaturales (chez Sénèque, Quintilien, Pline le Jeune), il n'est pas question d'orateurs « asianistes » (sur Quint., XI, 3, 58, voir *infra*, n. 56).

55. « Vous, vous aimez les étoffes rehaussées de safran et de pourpre brillante, vous aimez la fainéantise, vous vous plaisez aux danses où l'on s'abandonne, vos tuniques ont des manches, vos mitres des rubans. O Phrygiennes vraiment, car Phrygiens vous ne l'êtes pas, allez sur les hauteurs du Dindyme, vous y retrouverez vos habitudes, le chant de la flûte double. Les tambourins vous appellent et le buis bérécyntien de la mère de l'Ida ; laissez les armes aux hommes, inclinez-vous devant le fer » (Verg., *Aen.*, IX, 614-620 ; trad. J. Perret).

56. Lorsque Quintilien se réfère aux indications de l'*Orator*, il se retranche derrière les indications de Cicéron qu'il ne prend pas à son compte (XI, 3, 58 — où il faut certainement lire *Lydorum talarium licentia*, « la licence des tuniques qui descendent jusqu'aux talons, *talaria*, à la façon lydienne », non, comme dans la C. U. F., *Lydorum et Carum licentia*, correction hardie).

pide, où apparaît un Phrygien grotesque, et où le poète oppose à la piété et à la vaillance des Grecs le luxe, la mollesse, la lâcheté des Orientaux. Le thème du *uir* est là : il faut combattre ἄνδρας, οὐ Φρύγας κακούς (1351). Bien des rapprochements seraient possibles. On notera simplement que le jugement global sur les Phrygiens ne s'embarrasse pas de nuances : ἀεὶ κακοὶ Φρύγες (1448) ! On sait que la pièce (qui paraît aujourd'hui abracadabrante) a connu un immense succès dans l'antiquité [57]. Cicéron en particulier en cite un passage dans les *Tusculanes*, IV, 63. On peut ajouter que tout ce qui est phrygien, à Rome, tend à être rattaché au culte de Cybèle : la musique dans le mode phrygien rend fou (Quint. I, 10, 33) [58], le marbre phrygien, blanc taché de rouge, est maculé du sang d'Attis (St., *Silv.* I, 5, 37-38 ; II, 2, 87-89). Il y a un goût romain du stéréotype solide.

Pour en revenir à Cicéron, on trouve dans l'*Orator*, à côté de remarques comme celles que nous venons de citer, où le caractère forcé de la caricature nous semble correspondre à une volonté de détacher de son visage le masque qu'on veut y coller, ces analyses techniques extrêmement précises, pour lesquelles Quintilien exprimait son admiration : *nescio an pars operis huius sit magis elaborata* (IX, 4, 1).

On sait qu'il n'a pas convaincu Brutus [59]. Lorsque la polémique use du genre d'arguments que nous venons d'évoquer, il vaut mieux la rompre. C'est ce que fit Cicéron. Ainsi se termine, pensons-nous, la véritable polémique sur le *genus asiaticum* [60].

Cette affirmation paraîtra trop surprenante pour que nous ne tentions pas de l'expliquer brièvement. On assiste à une sorte de résurgence de la polémique sous Auguste — mais le ton en est nettement différent. Pour témoigner du rôle qu'y a joué Cécilius de Cale-Acté, nous ne possédons que deux titres d'œuvres, mais combien éloquents : *Contre les Phrygiens* (Κατὰ Φρυγῶν) et *En quoi le genre attique diffère de l'asiatique* (Τίνι διαφέρει ὁ Αττικὸς ζῆλος τοῦ Ἀσιανοῦ) ! Une page de Denys d'Halicarnasse, la préface des *Orateurs Antiques*, parle également du style asiatique.

Dans le titre de Cécilius apparaît pour la première fois explici-

57. Cf. l'introduction de F. Chapouthier (C. U. F.), p. 22-27.

58. Nous avons été tenté de penser qu'il existait un lien direct entre l'image du Phrygien et la musique dans le mode phrygien : il semble que la piste ne mène nulle part et qu'il n'y ait pas de rapport entre le mode phrygien et la musique phrygienne. Faute de compétence sur ces questions extrêmement complexes, nous renvoyons à J. Chailley, *Le mythe des modes*, dans *Acta musicologica*, IV, 1956, p. 137-163 ; *L'imbroglio des modes*, Paris, 1960.

59. *Att.*, XIV, 20, 3, éclaire *Or.*, 237-238.

60. Nous avons laissé en route le personnage d'Hortensius (qui a peut-être été mis en cause en même temps que Cicéron). Les raisons « morales » de le reléguer avec les Asiatiques sont évidentes : son luxe, sa mollesse, sa coquetterie (il se servait d'un miroir pour s'assurer que sa toge tombait bien !) ont été maintes fois dénoncés, Val.-Max., VIII, 10, 12 ; Gell., I, 5, 2-3 ; Macr., III, 13, 3-5. Sur le rôle du vêtement et de la tenue, importante documentation dans l'édition J. Cousin de Quintilien, *ad* XI, 3, 138-141 et XII, 10, 21.

tement l'opposition entre Attiques et Asiatiques. On a l'impression de quelque chose de durci, de systématique, par rapport à ce que nous avons vu jusqu'ici. Le schéma proposé par Th. Gelzer[61] paraît s'appliquer parfaitement : l'idée d'une renaissance, allant de pair avec le recours aux grands modèles d'un passé éloigné, entraîne la délimitation d'un « Moyen Age » qu'on méprise de confiance, sans plus aller y regarder[62].

Ainsi apparaît l'Atticisme grec. Que ce mouvement grec prenne sa source à Rome, Denys d'Halicarnasse le dit explicitement, et les thèmes qu'il développe semblent le confirmer. Le lien avec Cicéron, et surtout avec les Néo-Attiques, n'est pas clair[63]. Nous sommes porté à croire que Cécilius, présenté par le Pseudo-Longin (32, 8) et par Plutarque (*Dém.*, 3,2) comme un esprit excessif et systématique, a joué un rôle important pour établir les nouvelles données. Après lui, les mentions faites du style « asiatique » le situent dans le passé — ainsi que l'a déjà fort bien montré Wilamowitz, auquel nous renvoyons pour ces questions[64].

* * *

On distinguera, pour conclure cette communication, ce qui, dans son contenu, est présenté à titre d'hypothèse, de ce que nous tenons pour sûr.

61. Th. Gelzer, *op. cit.* (en part. p. 37-41). On comprendra par ailleurs que nous sommes gêné de voir traiter conjointement dans cet article, sans distinction tranchée, de la terminologie allemande (« Klassisch », « Klassizistisch », « Klassizismus ») et de la terminologie antique.

62. Il semble que, dans divers domaines, s'effectuent, à des dates échelonnées, des « retours aux sources » comparables : la sculpture (vers le milieu du IIe siècle), la philosophie (l'ancienne Académie), la poésie (*poetae noui*), l'éloquence. Il n'y a pas forcément de rapports directs entre ces évolutions parallèles (à la suite de A. Desmouliez, *Sur la polémique de Cicéron et des Atticistes*, dans *R. É. L.*, XXX, 1952, p. 168-185, on a souvent rapproché sculpture et éloquence : aucun témoignage antique ne va en ce sens). Le phénomène se produit cependant chaque fois au point de contact entre les civilisations grecque et romaine, et il nous semble qu'on pourrait généraliser ce que dit A. Dihle de l'Atticisme : les Grecs sont tournés vers le passé, les Romains vers l'avenir (*Der Beginn des Attizismus*, dans *A. & A.*, XXIII, 1977, p. 176-177) : on notera l'opposition, au niveau du vocabulaire, entre l'*ancienne* Académie grecque et les poètes *nouveaux* latins ; c'est en ce sens qu'Horace, *Ep.*, II, 1, 28-29, distingue les Grecs, chez qui *sunt antiquissima quaeque/ scripta uel optima*, des Romains, toujours en progrès.

63. G. Kennedy, *The art of rhetoric in the roman world*, Princeton, 1972, p. 350 sqq. G. W. Bowersock, *op. cit.*, souligne le rôle éventuel des *Aelii Tuberones* : le fait que cette famille apparaisse à la fois proche de Cicéron et de Denys a vraisemblablement une signification, mais il est impossible d'aller plus loin et de préciser celle-ci.

64. On notera en particulier son explication lumineuse du cas de Craton, *professus Asianus, qui bellum cum omnibus Atticis gerebat* (Sen. Rh., *Contr.*, X, 5, 21), *op. cit.*, p. 6. — On ajoutera cependant qu'Hégésias, pionnier du genre asiatique chez Strabon (XIV, 1, 41 ; cf. Théon, *Prog.*, Spengel II, 71), est explicitement présenté comme attique par Cicéron (à la suite d'une énumération où Hégésias est le dernier : *Suntne igitur hi Attici oratores? — Quis negare potest?*, *Br.*, 287). Est-il nécessaire d'ajouter qu'Hégésias semble postérieur à Timée (*supra*, p. 177, n. 43) pour montrer qu'il n'y a aucune cohérence entre la conception cicéronienne du style asiatique et la conception postérieure (« cécilienne »?).

Nous avons proposé une reconstitution cohérente des événements qui ont conduit à parler d'un *genus asiaticum*. Il semble que l'expression est apparue peu avant 50, sous la plume de Calvus, et nous pensons qu'elle a servi à désigner la façon d'écrire non des orateurs d'Asie, dont Calvus n'a que faire, mais de son grand rival, Cicéron. Nous avons cru pouvoir distinguer, dans la polémique qui s'en est suivie, l'apport de Calvus, soucieux uniquement de littérature, et celui de Brutus qui tend à subordonner l'art d'écrire à la morale — ainsi qu'une évolution de Cicéron, du *Brutus* à l'*Orator*, suivie d'une rupture de la discussion. Nous estimons donc que la polémique n'intéresse fondamentalement que trois personnes, les seules nommées par Quintilien et Tacite, Cicéron, Calvus, Brutus. Nous distinguons nettement cette polémique de sa résurgence postérieure, où l'on constate, outre des différences de détail non négligeables, un durcissement et une schématisation. Nous n'ignorons pas qu'une reconstitution de ce genre ne peut être qu'une base de discussion. Elle ne saurait prétendre constituer une construction définitive. Du moins s'efforce-t-elle, plus qu'on ne l'a fait jusqu'ici, de tenir compte de toutes les données que nous possédons.

Nous avons été conduit ainsi à distinguer avec plus de netteté le « référent asiatique », les orateurs asiatiques réels des III^e^ et II^e^ siècles, et l'image de l'orateur asiatique telle qu'elle a été présentée dans la polémique. Il nous est apparu que la difficulté pour préciser le contenu du *genus asiaticum* tenait à la présence de trois composantes :

a) une image « rhétorique » de l'Asiatique : trois des plus grands orateurs latins ont exploité les préjugés raciaux des Romains, avec toutes les ressources de leur art, jusqu'aux conséquences extrêmes.

b) une conception de la *compositio*, essentiellement héritée par Cicéron de ses maîtres d'Asie, et rejetée, pour des raisons en partie différentes, par Calvus et Brutus.

c) des tentatives intermittentes, lucides, quoique non dépourvues d'arrière-pensées, de la part de Cicéron, pour analyser l'art des orateurs asiatiques qu'il connaît, c'est-à-dire ceux de la fin du II^e^ et du début du I^er^ siècles (auxquels il ajoute, pour des raisons peu claires, Timée).

On voit combien est limité ce que peut nous apprendre une discussion où le réel est constamment faussé par l'imaginaire et la rhétorique qui en joue. Dans l'image impressionniste et floue[65] que se font les Romains des orateurs asiatiques, l'objectivité n'est ni présente, ni recherchée. Sans doute certaines indications ne sont-elles pas sans

65. On découvre un bon exemple de ce flou avec Pétrone (négligé par Wilamowitz). On a voulu tirer des déclarations de 2, 7 (témoignage absolument isolé, si on le prend au pied de la lettre) des conclusions fort hardies, mais qui s'accordent à l'image généralement admise de l' « asianisme » ; en revanche on a toujours passé sous silence 44, 9, *nec sudauit unquam nec expuit ; puto enim nescio quid Asiadis habuisse* (il s'agit bien d'un orateur).

valeur : mais seule l'étude directe des écrivains asiatiques peut le montrer. De même, seule l'archéologie peut nous renseigner sur la part de vérité que comporte l'évocation par Virgile de l'Italie primitive.

Il est sûr d'autre part que l'usage fait par les critiques modernes du mot « asianisme » repose sur une ambiguïté qui n'a jamais été levée. Ou bien on prétend emprunter cette notion aux anciens : les difficultés pour la préciser seront à peu près aussi grandes que si l'on voulait définir un « gothisme » d'après les emplois de l'adjectif correspondant aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles (n'oublions pas que Boileau parle des « idylles gothiques » de Ronsard !). Ou bien on y voit un terme proprement moderne : il faudra alors accepter une rupture délibérée avec l'usage ancien, définir précisément le mot et savoir qu'en employant l'adjectif « asianiste », on dit autre chose que Cicéron. Là se situe la seule démarche scientifique : c'est ainsi que l'adjectif « gothique » a commencé une carrière irréprochable, du jour où on a oublié les Goths[66].

66. Bien que ce soit sortir de notre domaine, il nous semble que le mot « asianisme » peut ainsi légitimement désigner certains courants qui s'opposent, sous l'Empire, à l'atticisme grec.